

MAGRITTE
DU CINEMA

« Le cinéma, c'est ma façon d'être citoyenne »

Avant de recevoir ce samedi le Magritte d'honneur, Sandrine Bonnaire s'est confiée à Angoulême, où elle tourne en ce moment. L'occasion de parler de son parcours, de ses rencontres et... de la Belgique, qu'elle apprécie beaucoup.

ANGOULÊME

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Le rendez-vous a été difficile à caler. Mais Sandrine Bonnaire nous accueille d'un sourire généreux dans cette maison d'Angoulême où elle tourne en ce moment pour France 3 un épisode de la série « La loi de Marion », dans laquelle elle incarne une avocate. Dans sa loge, elle propose de partager un plateau-repas. L'occasion de se confier sur 35 ans de cinéma avant d'être l'invitée ce samedi à Bruxelles de la huitième cérémonie des Magritte.

Dans « La loi de Marion », dont vous venez d'entamer le tournage, vous jouez une avocate...

Et ce n'est pas facile ! (rires). Il y a de très longs textes et je n'ai jamais joué de rôle très bavard...

Avocate, vous l'avez finalement souvent été au cinéma. Avocate de différentes causes. C'est encore le cas dans « Une saison en France », de Mahamat Saleh Haroun, qui raconte la rencontre avec un migrant africain...

C'est vrai, j'ai interprété pas mal de personnages qui étaient contre les injustices. Je suis un peu comme ça dans la vie, même si je ne suis peut-être pas aussi battante que tous ces personnages. Le cinéma permet d'éveiller les consciences, d'essayer, en tout cas. Le cinéma, c'est un peu ma façon à moi d'être citoyenne.

Pour les migrants, vous avez envie de

vous battre ?

Oui. L'histoire qui est évoquée dans le film est celle des réfugiés qui ne peuvent ni rentrer chez eux ni être acceptés ailleurs. Ça m'interpelle. Qu'est-ce qu'on fait de ces gens, qu'est-ce qu'on peut faire pour les aider ? Bien sûr, économiquement, politiquement, je sais que tout cela est très complexe. Mais face à quelqu'un qui se bat pour sa survie, c'est juste une question d'humanité. On ne peut pas laisser quelqu'un en détresse. Ne pas tendre la main, ce serait de la non-assistance à personne en danger !

En Belgique, de simples citoyens se mobilisent pour héberger chez eux des migrants. Ce sont les nouveaux Justes ?

La politique, c'est l'affaire de chaque individu. Il me paraît amoral d'encourager une amende ou même une peine d'emprisonnement parce qu'on loge quelqu'un chez soi. On ne peut pas ré-

primander un acte généreux. une main tendue. Oui, ce sont les nouveaux Justes, qui tentent à leur échelon de faire une petite révolution. C'est criminel de renvoyer quelqu'un dans son pays s'il est en danger de mort. C'est une responsabilité d'Etat.

Dans votre précédent film, « Prendre le large », de Gaël Morel, vous défendiez déjà une cause sociale. Il s'agissait d'une délocalisation au Maroc...

Parce que ça m'interpelle aussi. Les usines ferment, l'argent a pris le dessus sur les politiques. Ce ne sont même plus les présidents qui détiennent le pouvoir. Ce sont les puissances économiques. C'est terrible !

En 2011, vous aviez soutenu Martine Aubry à la primaire socialiste avant la présidentielle. Maintenant, vous ne croyez plus à la politique ?

Je crois aux gens plus qu'aux partis. Dans mon combat pour l'accueil des artistes, j'ai rencontré des gens de gauche ou de droite qui m'ont aidés. Lionel Jospin, Xavier Bertrand ont fait des choses.

On pourrait citer aussi « Le Procès de Bobigny », qui parlait de ces femmes qui, dans les années 70, avaient osé avorter, ou « Le Ciel attendra », qui parle de ces jeunes partis faire le djihad. À chaque fois, on évite la démonstration. C'est le côté humain qui prime ?

Je pense que tous ces films délivrent un message mais pas de leçon de morale. Le spectateur a le droit de penser ce qu'il veut. C'est le choix des metteurs en scène. Moi, je ne suis qu'un service de leur histoire. Mais bien sûr, si je choisis ces films, c'est parce qu'ils me parlent...

On vous définit souvent comme l'égérie du cinéma d'auteur. Vous vous voyez plutôt comme une actrice citoyenne... Le cinéma, c'est un métier comme un autre mais en même

temps, il vous donne la chance inouïe de pouvoir faire entendre des choses. A travers les films, bien sûr, mais aussi dans la presse puisqu'on vous interroge.

Par vos films, vous avez le sentiment d'avoir pu faire bouger des choses ?

Avec le film sur ma sœur autiste, oui (Elle s'appelle Sabine, NDLR). Je sais que cela a sensibilisé des gens, même si on n'a pas pu résoudre tous les besoins.

J'ai eu pas mal de témoignages, de lettres, même de la part de médecins qui me disent que c'est devenu un outil de travail. Et des spectateurs m'ont dit que depuis qu'ils ont vu le film, ils n'ont plus peur de voir un autiste qui crie, ou en tout cas quelqu'un qui est différent d'eux. Si le film, à mon petit niveau, a pu aider à cela, je me dis que c'est déjà une réussite...

C'était ça, le but, de faire admettre qu'il ne s'agit que d'une « différence »...

Oui, pour moi, la folie ce n'est pas ça. La folie, c'est ce type qui a tué sa femme, qui a prétendu qu'elle avait été assassinée pendant son jogging, et qui vient pleurer sur elle. La folie, ce sont ces passages à l'acte. Mais être juste différent ? C'est juste une question de codes. Car c'est quoi, la normalité ? Qui a établi la définition ?

C'est dans l'enfance que vous avez puisé l'énergie et la détermination ?

Elle n'était pas banale. Dans une cité HLM de Grigny, dans une famille de onze enfants...

En tout cas, mon enfance m'a donné beaucoup de force, de générosité, malgré moi, je dirais.

Malgré vous ?

Quand vous êtes onze, vous êtes obligés de penser aux autres. Ça forge un caractère. Après, il y a aussi des gens qui ont grandi dans le luxe et qui sont devenus très forts. Je ne dis pas qu'il faut venir d'un milieu ouvrier pour être intéressant ou fort. Mais ça donne un carapace. La dureté ne fait pas peur. Et l'audace est là. Je vivais dans un milieu où il y avait pas mal de braves.

Quand vous y retournez, comment y êtes-vous accueillie ? Le succès a mis de la distance ?

J'y suis retournée deux ou trois fois, mais malheureusement je n'ai pas revu les gens que je connaissais à l'époque, beaucoup sont partis. En revanche, je suis restée très liée à une famille algérienne qui est comme ma famille adoptive. Avec elle, rien n'a changé. Si je revoyais les anciens, je suis sûre qu'ils verraient que je suis restée la même.

Ce qui vous a forgée, ce sont les circonstances mais aussi les rencontres ? Le destin aurait été très différent si vous n'aviez pas rencontré à 15 ans Maurice Pialat lors d'un casting...

Oui, je dis toujours que mon père m'a

fait vivre et Maurice Pialat m'a fait exister. Sans Pialat, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Est-ce que j'aurais été battante ? Je pense que oui. Mais est-ce que j'aurais été si sereine, je ne sais pas...

C'est lui qui vous a donné la sérénité ?

C'est un métier qui rend serein. Le succès rend serein. Serein ne veut pas dire ne pas montrer ses émotions. C'est aborder la vie tranquillement. Ce métier m'a permis de m'exprimer, d'avoir de la reconnaissance, de l'argent, de ne pas travailler tout le temps mais seulement quand j'en ai envie.

Une actrice n'a pas peur du temps qui passe ?

C'est intéressant aussi, de se voir vieillir. De se voir évoluer de film en film. Ça évite le choc de retomber tout à coup sur une photo ancienne. Là, je me vois tout le temps. Mon physique, mon âge. Bien sûr que ce n'est pas simple de vieillir. Mais c'est notre destinée à tous. Et puis être vieux, ce n'est pas forcément être laid. La beauté vient des choses vécues.

Dans vos films, vous incarnez beaucoup de gravité. Et pourtant vous dégagez une tendresse naturelle, une

gaieté, une légèreté. Dédoublement ?

Dans mes films, je suis au service d'un rôle. Parfois les personnages sont différents de moi, c'est vrai. Du coup, ils me nourrissent mais ne me font pas de mal, parce que je maintiens une vraie distance avec eux.

Avec votre caractère, vous auriez pu faire plus de comédies...

Ce n'est pas à moi qu'on pense pour des comédies. Mais je ne me sens pas frustrée parce que je ne suis pas une grande spectatrice de comédies. Ce que j'aime en tant que spectatrice, c'est la mélancolie et le drame. J'adore pleurer au cinéma. Plus j'ai le cœur serré, plus je trouve que le film est bon (rires).

Quels sont ceux qui vont ont tiré le plus de larmes ?

*J'avais terriblement pleuré en voyant *Breaking the waves*, de Lars Von Trier. J'avais adoré. *Little Odessa*, de James Gray, qui m'avait aussi complètement retournée. Récemment, pour des raisons qui renvoient à l'histoire de ma sœur Sabine, le documentaire *Carré 35*, d'Eric Caruvaca, qui parle de la trisomie, m'a bouleversée. Je crois que c'est la dernière fois que j'ai pleuré au cinéma. ■*

Propos recueillis par
JOLLE MESKENS

rencontres « L'humilité, c'est ce qui m'émeut le plus »

Parmi les rencontres essentielles, il n'y a pas eu que Maurice Pialat. Il y a eu vos « deux Jacques » aussi ?

Jacques Dutronc et Jacques Higelin, oui. Pialat déjà me parlait beaucoup de Dutronc. Moi, je le connaissais surtout comme un chanteur. Et puis, quand j'ai eu la chance de tourner avec lui, j'étais émerveillée. Par l'acteur. Mais aussi par l'homme. Son humilité m'a infiniment touchée. Je crois que l'humilité, c'est la qualité qui m'émeut le plus chez quelqu'un. Pour moi, Dutronc, c'est un artiste du cœur. Il a ce point commun avec Johnny Hallyday, avec qui j'ai eu la chance de tourner aussi. Pour moi, ils sont comme des frères. La même générosité, exactement. Ce souci de l'autre, cette pudeur, cette attention permanente à l'autre. Johnny avait en plus une part d'innocence.

Avec Higelin, c'est encore autre chose. Vous lui avez consacré un film...

J'avais envie de chercher ce qu'il ne montre pas... Il m'a ouvert toutes les portes. J'ai été un peu frustrée par le format du film. 52 minutes seulement. Mais j'ai encore des enregistrements. J'ai envie de les utiliser encore.

Je n'ai pas fini de parler de lui.

Qu'est-ce qui vous a séduite chez lui ?

Je l'ai rencontré dans un train. Il m'a demandé si je chantais. Il voulait faire un duo avec moi. Je lui ai répondu que je ne savais pas chanter. Il m'a répondu que l'essentiel n'était pas de savoir chanter, mais ce qu'on a envie de dire. Et ça, ça m'a terriblement plu. Alors, on s'est lancé dans cette aventure. On a enregistré une chanson pour son avant-dernier album. Il m'a invitée à la chanter avec lui au Casino de Paris. De fil en aiguille, son entourage m'a proposé de faire un film sur lui. Je l'ai suivi dans plein d'endroits. Ça a créé des liens très forts. Ce que j'ai aimé, encore une fois, c'est de découvrir tout ce que de prime abord, il ne montre pas. Il est tellement timide qu'il fait parfois le contraire de ce qu'il est. Il a une fantaisie, il est fantasque, mais il se masque avec beaucoup de choses. Et ça, ça m'intéresse...

Ça vous ressemble ?

Non, parce que je n'ai pas le sentiment d'être quelqu'un qui masque. Je ne dirais pas que Jacques Higelin est quelqu'un de peureux mais c'est quelqu'un de timide. Il a une audace folle, une liberté de penser, de créer, d'écrire. Je suis fascinée par lui. Son écriture est magnifique. Je suis en admiration de ce côté frondeur, marginal et libre.

Après Higelin, vous avez fait un film sur Marianne Faithfull. Un autre univers...

Mais c'est en lien avec Jacques Higelin, aussi. Le film sur Jacques avait

fait la clôture du Fipa, le festival de télé à Biarritz. Les producteurs qui ont vu le film sur Jacques m'ont proposé d'en faire un sur Marianne. L'histoire est née comme ça. Je la connaissais en tant qu'artiste mais pas du tout personnellement. J'ai sauté de joie. Je trouvais que c'était une grande actrice, je me disais que ça devait être une grande dame avec ce parcours personnel qu'elle avait eu. Une vie de drogue, du tumulte. C'est ça qui m'intéressait.

L'univers musical, ça vous tentait aussi. Vous avez dit un jour que vous seriez danseuse ou chanteuse...

Quand j'étais petite, j'en rêvais. Je chantais, je dansais. C'était mon jardin d'enfance. Avec ma sœur, mes amis, on était d'une créativité ! On faisait des spectacles avec les moyens du bord. On faisait les Claudettes dans le hall de l'immeuble, on faisait les majorettes en décrochant les tringles à rideaux des parents ! (rires)

Et les 400 coups... Vous faisiez du stop à 14 ans pour partir dans le Sud à l'insu de vos parents... On avait envie de rêver. C'était in-

croablement dangereux et inconscient. Mais on avait ce goût du rêve. Pas du risque, mais de l'aventure...

Et celui de la liberté aussi ? Celle de se réinventer, quitter à se mettre en danger ?

Il faut se détacher de certaines habitudes, trouver des souffles nouveaux. Ne pas rester dans des codes qui encrassent. Il y a des belles habitudes, mais il y a aussi les autres. Le joli quotidien, et puis l'autre...

Ce n'est pas forcément simple...

Non, mais on n'est pas obligé d'avoir de l'argent pour nourrir des rêves. On peut se mettre à écrire, à danser dans son salon. S'acheter une guitare pas chère et avoir envie de jouer, de se mettre à chanter, à dessiner. Se mettre à faire du sport, des petites choses. Penser à soi. C'est important, essentiel, de penser à soi.

Avec un parcours comme le vôtre, qu'est-ce qui fait encore rêver ?

J'ai encore envie de chanter. Je l'ai fait mais c'était trop court. J'ai envie d'écrire moi-même des chansons, de les interpréter. J'ai envie de danser à nouveau. Je l'ai fait avec Raja Shukarna, ma grande amie chorégraphe. J'ai envie de repartir sur un projet avec elle sur le corps. J'ai envie de voyager encore, de faire des films encore. ■

Propos recueillis par
J.O.M.

BLESSURES

« J'aurais pu être psychologue »

Ce qui vous plaît, ce sont les écorchures ?

Pas tant les écorchures que les réparations. On a tous des cicatrices plus ou moins grandes. L'important, c'est comment on les soigne, comment on change de trajectoire. C'est beau. Ce sont toutes les articulations de la vie. Vous-même, vous avez connu une réparation. Après une très violente agression, il y a une quinzaine d'années...

Ça déstabilise physiquement. Mais mentalement, aussi. Il faut faire un énorme travail sur soi. Les difficultés, il faut faire en sorte qu'elles vous soient utiles, qu'elles trouvent leur sens, sinon, elles ne sont que de la douleur. Cette blessure a fait en sorte que je m'intéresse à moi, que j'aie cherché des choses au plus profond de moi. Ce travail, je l'ai fait accompagnée, bien sûr. Mais il m'a rendue plus forte. Je m'intéresse énormément à la réparation. C'est lié à ma sœur Sabine. Mais pas seulement. Socialement, aussi. À propos des réfugiés, ce qui m'intéresse, c'est comment réparer l'humain. Pour moi, ça passe par la considération. La violence amène à la violence, l'incarcération amène à la violence, le rejet amène à la violence. Regarder l'autre, dire simplement bonjour, ça peut déjà désamorcer une certaine violence. Ça peut paraître naïf, « baba cool », mais quand je souris aux gens, je le vois bien. Il y a un petit quelque chose qui se passe. On peut dire que c'est parce que je suis connue, que cela fausse les choses, mais je ne crois pas. C'est quelque chose qui se ressent, la sincérité. Si je n'avais pas fait de cinéma, j'aurais peut-être aimé être dans le domaine de la psychologie, de la psychiatrie. Ça me passionne de voir comment on fonctionne, comment on interagit les uns avec les autres.

La libération de la parole des femmes, c'est un combat dans lequel vous vous reconnaissez ?
Il y a tellement d'amaigames. J'ai vu que Deneuve s'est fait très critiquer. Je trouve ça très dur à son égard. Je pense qu'il y a toutes sortes de violences infligées aux femmes. Mais tout se mélange. Certaines actrices ne pouvaient sûrement pas se défendre, d'autres si. L'important, c'est que ce débat se soit ouvert. Maintenant, il faut voir de quoi on parle. Ça m'est arrivé à moi aussi. J'avais 20 ans. C'était quelqu'un d'assez important, de connu, dont je tairai le nom et qui n'est plus de ce monde. Je l'ai envoyé paître. Je lui ai dit "Arrête tout de suite" et ça s'est arrêté là.»

J.O.M.

BELGIQUE

« À Bruxelles, je me sens bien »

Votre prochain film se déroulera en Belgique. De quoi parle-t-il ?
Ce sera un film sur l'identité. Ça commence par un déni de grossesse. Une jeune fille apprend qu'elle est enceinte, elle ne peut plus avorter. Elle se demande que faire de cet enfant, surtout qu'elle a eu une maman qui est née sous X. Le film parle de l'identité, mais aussi de l'abandon. Il montre comment on arrive à se reconstruire.

Quand aura lieu le tournage ?
Je ne sais pas encore. J'ai coécrit le film avec une scénariste belge, Isabelle Willems. J'ai une actrice belge, Isabelle de Hertogh. Et ensuite, il y aura trois actrices françaises et un acteur belge. J'ai une petite idée des noms mais je ne peux pas encore le dire parce qu'ils n'ont pas encore accepté. Pour l'instant, je n'ai proposé le rôle qu'à Isabelle de Hertogh parce que ce projet est lié à elle. Je l'ai connue sur le film Saïaud, on l'aime, celui avec Johnny. Isabelle avait commencé à écrire un début d'histoire justement sur les naissances sous X. Et moi, de mon côté, sans la connaître, j'avais commencé une histoire sur l'identité aussi, sur une femme qui recherchait sa mère. Nos deux histoires n'en font plus qu'une.
Vous connaissez bien la Belgique ?
J'y ai tourné plusieurs fois. Je m'y sens bien même si je ne connais pas assez le pays. J'y aime les gens. Ouverts, joyeux, curieux des autres. Ce Magritte, c'est quelque chose d'important pour vous ou quand on a reçu un premier César à 15 ans (meilleur espoir pour « À nos amours ») on devient blasé ?
Non, non, pas du tout. Non seulement j'ai été touchée, mais j'ai pris ça comme un signe puisque je m'apprette à tourner là-bas. En plus, je suis récompensée non pas seulement en tant qu'actrice mais aussi en tant que réalisatrice. De cela, je suis très fière. Il y a plein d'actrices qui fantasment sur l'idée de travailler avec des réalisateurs américains. Moi, j'adorerais tourner avec des Belges. J'adore Benoît Mariage, Jaco Van Dormael, Philippe van Leeuw, dont j'ai adoré le film « Une famille syrienne ».

J.O.M.

Sandrine Bonnaire

À cinquante ans, Sandrine Bonnaire est l'une des comédiennes les plus attachantes du cinéma français. Découverte par Maurice Pialat à l'âge de 15 ans au hasard d'un casting, elle décroche le César du meilleur espoir féminin pour « À nos amours ». Elle enchaînera ensuite les récompenses avec « Sans toit ni loi », d'Agnès Varda, qui lui vaut le César de la meilleure actrice et « La Cérémonie », de Claude Chabrol, film pour lequel elle reçoit un prix d'interprétation à Venise. Elle a tourné avec les plus grands : Rivette, Téchiné, Doillon, Sautet et Leconte, notamment. Sandrine Bonnaire a elle-même réalisé plusieurs films dont « Elle s'appelle Sabine », un documentaire sur sa sœur autiste.